

## La beauté oblige-t-elle à penser ?

A première vue, la beauté nous sort du rapport de connaissance : quand je contemple un paysage je ne cherche pas à le connaître. Quand j'admire la mer, je ne la regarde, ni en pêcheur, ni en spécialiste des fonds marins, je la regarde pour elle-même en sa façon d'apparaître avec ses jeux de lumières, de couleurs et de sons. Je me laisse aller à mes sensations esthétiques, qui me procurent un plaisir certain, comme une suspension dans le rythme effréné du monde. En cela, la beauté n'oblige pas à penser. Au contraire, elle paraît faire du bien car elle nous extrait pour un temps du rapport de maîtrise aux choses. Pourtant je reconnais aussi que dans cette expérience contemplative de la beauté, ma sensibilité se mobilise autrement que comme une simple satisfaction passive des sens. Je suis alors comme mis en activité de penser, mais en un autre sens que ce qui se produit dans la connaissance. Tout nous pousse alors à dire que la beauté oblige bien à penser mais de façon inédite. Se demander si la beauté oblige à penser, c'est poser la question de savoir si la beauté est un plaisir des sens annulant la raison ou si au contraire elle vient chercher cette dernière « dans » la sensibilité elle-même.

Dans un premier temps, nous prendrons au sérieux l'idée selon laquelle la beauté n'a rien à voir avec la connaissance, en cela elle n'oblige pas à penser puisque précisément elle fait l'inverse, à savoir extraire le sujet du rapport de connaissance au monde. Pourtant quand j'éprouve la beauté d'une chose, je suis comme hantée par cette chose, j'en cherche la valeur et la signification, ce qui la distingue par elle-même. La beauté en cela travaille ma sensibilité, mes sens, mon regard, mon rapport sensible aux choses. Elle fait apparaître en moi une capacité à comprendre le monde sur le mode de la sensibilité. En dernière instance, nous montrerons alors que la beauté oblige à réhabiliter le sensible. Le sensible n'est pas seulement ce qui nous perd et nous trouble, il est aussi ce qui peut nous faire penser, comme le révèle exemplairement l'expérience de la beauté.

I. A première vue, la beauté nous sort du rapport de connaissance au monde et aux choses

- 1) La beauté est sensible alors que la pensée est intelligible.
- 2) La beauté nous ravit et fait par là-même cesser la pensée
- 3) La beauté est un plaisir des sens, en ce sens elle endort la raison.

II. Pourtant la beauté sensible, en nous arrachant au seul rapport intellectuel au monde, ne nous oblige-t-elle pas à considérer le sensible autrement ? La beauté éduque notre sensibilité, elle nous apprend à voir, à entendre, à vivre autrement.

- 1) La beauté nous ramène aux choses en leur apparaître même. Elle oblige à la considération, à savoir une attention prolongée aux choses du monde.
- 2) La beauté nous surprend et nous fait revisiter notre rapport habituel et endormi aux choses
- 3) La beauté est une expérience corporelle : c'est un éveil au monde contre l'idée illusoire d'un arrière-monde et/ou de la suffisance de la raison.

III. La beauté est-elle alors ce qui endort ou ce qui réveille la pensée ?

- 1) La beauté relève du sensible mais elle est un rapport désintéressé à ce dernier. Ce qui signifie que le sensible peut être le lieu du sens et non seulement de l'intérêt individuel.
- 2) Trouver une chose belle, cela n'est pas la trouver agréable, contrairement à ce que sous-entend la première partie, quand elle affirme que la beauté endort, charme, trompe. La beauté, par opposition avec l'agréable, nous oblige à nous penser de façon inédite : nous ne sommes pas seulement des êtres d'agrément. Nous pouvons avoir un rapport libre au sensible, sans but pragmatique.
- 3) La beauté fait monde, précisément parce qu'elle se transmet sous la forme d'œuvres ou d'une nature qui n'est pas d'abord utile mais belle. Elle fait donc le lien entre le sujet et le monde mais aussi entre les sujets du monde. En cela, elle oblige à penser ce qui nous relie les uns aux autres.

## I. La beauté nous sort du rapport de connaissance au monde et aux choses

### 1) La beauté est sensible alors que la pensée est intelligible.

La beauté est une apparence. Est beau ce qui plaît du point de vue des sens au sujet. Ainsi trouve-t-il beau un bijou, une peinture ou un bel animal. La chose est alors vue non pour ses qualités utiles ou intellectuelles mais esthétiques, visibles seulement par les sens. Ce qui me saisit, c'est l'apparence d'une chose. En cela, nous pourrions dire que la beauté est le contraire de la pensée, au sens de la connaissance. La beauté se voit avec les yeux du corps, la connaissance est produite par les yeux de l'intelligence. Prendre du plaisir à ce qui apparaît, c'est cesser de chercher ce qu'il y a derrière les apparences. En cela, la beauté met en passivité le sujet, là où la connaissance exige de lui un effort : un raisonnement logique ou un cheminement dialectique.

### 2) La beauté nous ravit et fait par là-même cesser la pensée

La beauté relève de l'apparence. La pensée, à l'inverse, est saisie des essences, derrière les apparences. Je peux trouver magnifique un paysage alors même que du point de vue de la connaissance il est problématique. Ainsi du point de vue esthétique, j'admire la plage corse de Nonza, pourtant cet endroit est le résultat d'un désastre écologique, explique Guy Meria, historien et auteur de *Nonza, une marine oubliée* (Imprimerie bastiaise, 2022). En effet, en vérité, c'est un lieu totalement artificiel qui a été façonné à cause de l'activité de la mine de Canari, qui a jeté sur la côte des milliers de tonnes d'amiante durant près de vingt ans. Les galets ayant été rincés par la mer et les années, il n'y a pas de risque sanitaire mais il s'agit là d'un désastre environnemental. On comprend alors que le risque de la beauté, c'est qu'elle nous détourne de la connaissance des choses, c'est qu'elle nous fait préférer l'apparaître à l'être, l'illusion à la vérité. C'est aussi ce que donne à penser le mythe de Narcisse : **Narcisse** voit son reflet dans l'eau claire d'une source, et il tombe amoureux de sa propre image tant il la trouve belle. Autrement dit, c'est parce que Narcisse n'a pas réfléchi à ce qu'est une apparence, par différence avec une connaissance, qu'il n'a pas compris que l'objet de son amour ou désir est inconsistant du point de vue de l'être, qu'il est un pur reflet sans aucune consistance ontologique. La beauté apparente d'une chose est plus pauvre que la connaissance qu'on peut en avoir, mais plus séduisante. La beauté satisfait immédiatement mais menace de tromper. Seul l'usage de la raison permet de comprendre la réalité des apparences.

### 3) La beauté endort la raison.

La beauté s'adresse aux sensations et aux sentiments contre la raison. Dans le Livre X de la *République*, Platon donne à penser la puissance de la beauté. Elle est puissante, parce qu'elle séduit comme le beau discours séduit par son agencement, sa rhétorique. La beauté flatte la sensibilité, elle détourne le sujet de l'effort de la pensée. Par exemple, en prenant du plaisir à éprouver les vicissitudes des personnages héroïques représentés au théâtre ou dans la poésie d'Homère, le sujet finit par préférer cette vie par identification fictionnelle à la vie véritable, laquelle à l'inverse est questionnement et réflexion par soi-même. On doit donc se méfier de la beauté, précisément parce que la beauté n'oblige jamais à penser. Elle est délectation passive dans les seules apparences, au détriment de la vérité.

La beauté est une culture de l'apparence. Elle consacre le plaisir sensible comme rapport préféré au monde. J'aime ce qui est beau, c'est-à-dire ce dont la représentation me charme et me fait oublier par là-même ce qu'il y a à penser du monde, au sens de produire des connaissances contre les opinions, les croyances et les illusions. Pour Platon, la véritable beauté n'a pas d'apparence. Elle est beauté intérieure. Elle est intellectuelle, elle est saisie de l'Idée. On comprend alors que si la beauté a un rapport à la pensée, c'est seulement quand elle n'apparaît pas, quand elle n'enchaîne pas le corps et se confond par là-même avec l'exercice de la raison. Dans le *Banquet*, Platon explique cependant que la beauté peut être pensée comme une ascension dialectique, en effet, si je m'éprends d'un corps pour sa beauté, je comprends que sa beauté est seulement éphémère. Je me mets alors en mouvement vers une beauté plus profonde et plus intérieure, à savoir la beauté de l'âme, laquelle cependant en son individualité est elle aussi condamnée à disparaître. C'est alors la beauté de l'Idée,

au sens de l'essence, de la pensée pure, de celle qui ne sera jamais une simple apparence, qui constitue la beauté véritable.

Mais la beauté n'est-elle pas fondamentalement du domaine de la sensibilité ? On peut sans aucun doute dire d'une idée qu'elle est vraie ou fausse, juste ou injuste mais non belle ou laide, ou alors seulement si on confond l'ordre de la connaissance et l'ordre de la morale avec l'ordre du beau. La beauté n'est-elle pas une qualité seulement esthétique qui, précisément, n'a rien à voir ni avec la connaissance, ni avec l'éthique ?

II. La beauté comme qualité esthétique se donne à la sensibilité. En cela, elle est reçue par le sujet en tant qu'il est union de l'âme et du corps. Elle mobilise en cela un certain rapport du sujet au monde.

1) La beauté n'est ni trompeuse, ni vraie, elle est étonnement et éblouissement.

La beauté est une qualité subjective. Elle n'est pas en cela une réception seulement passive ou un plaisir seulement immédiat, au prix d'un endormissement de la raison. La beauté est un jugement et non un état, en cela elle est construite par le sujet. En cela, elle est bien un effort d'intellectualiser le sensible, de le faire voir en fonction d'une sensibilité attentive à certains aspects du monde. Comme le montre Francis Ponge dans *Le Parti pris des choses*, la beauté ne se donne pas immédiatement : elle peut résider dans les objets les plus triviaux, à condition que le regard et le langage viennent la révéler. La beauté suppose un travail de pensée. Il faut réapprendre à dire les choses du monde selon des qualités esthétiques.

2) La beauté nous surprend et nous fait revisiter notre rapport habituel et endormi aux choses.

Pour Bergson, c'est fondamentalement ce que permet l'artiste, quand il réalise une œuvre. Il y a œuvre quand elle nous oblige à penser contre l'ordre habituel des choses. Nous sommes inévitablement pris dans un rapport utilitaire au monde, puisque nous devons l'utiliser pour vivre. Nous sommes des sujets de la fabrication, étant obligé de produire pour maintenir un monde vivable et praticable. L'artiste a cependant le pouvoir de faire advenir un autre rapport au monde, il réalise en cela comme un arrêt du temps dans les seuls ordres de la connaissance et de l'utilité. Le spectateur découvre en effet grâce à la beauté d'une œuvre des qualités qu'il ne sait plus voir, alors même qu'elles sont en lui, comme la texture d'une brume, la matérialité d'un paysage, une langue intuitive et poétique, autrement dit la singularité d'une chose, laquelle a toujours tendance à être recouverte, voilée, par l'ordre de la connaissance. En cela, la beauté oblige à penser contre la connaissance des choses, c'est-à-dire leur subsomption sous des concepts ou des mesures.

3) La beauté oblige à penser, non pas au sens d'une connaissance, mais au sens d'une pensée du corps.

Le monde des apparences n'est pas vide mais au contraire le seul que nous avons à habiter. Il n'y a pas d'arrière-monde. En cela, il n'y a pas d'idée intellectuelle possible de la beauté. Pour Nietzsche, l'art nous pousse à vivre. Il embellit le tragique de l'existence non pour le fuir mais pour nous permettre de le traverser sans l'ignorer. En cela, il nous rend plus forts, plus présents aux choses. "*La vie sans musique est tout simplement une erreur, une fatigue, un exil.*" (*Crépuscule des Idoles*). Dire oui à la vie, c'est s'accomplir comme sujet sensible, c'est-à-dire comme corps pensant. La beauté des œuvres d'art, c'est justement de nous rappeler que nous pensons que dans les choses sensibles et corporelles, que la raison est dans le corps, et non contre lui. « Il y a plus de raison dans ton corps que dans ta meilleure sagesse » (*Ainsi parlait Zarathoustra*).

La beauté nous oblige à penser contre le seul ordre de la connaissance qui cherche à fixer ce qui apparaît dans des essences ou des lois, parce qu'elle met en mouvement. La beauté oblige à penser le sens dans les choses sensibles et non derrière elles. La beauté rappelle que le monde, en sa variété phénoménale, nous touche. En cela, la beauté nous met en mouvement de penser comme la musique nous fait danser, c'est-à-dire non comme un mouvement mécanique ou une nécessité mais comme un mouvement capable de s'inventer et d'improviser avec ce qui est. La beauté oblige à penser par liberté.

III. Si nous reconnaissons que la beauté peut fasciner en suspendant la raison comme nous l'avons montré en première partie, elle est aussi ce qui fait apparaître le monde dans sa matérialité, laquelle produit bien de la pensée, comme nous l'avons vu dans la deuxième partie. La beauté alors est ambiguë car elle peut être à la fois ce qui fascine, envoûte et par là-même suspend le jugement critique et ce qui oblige, à l'inverse, à considérer les choses sensibles pour elles-mêmes en vue de les vivre mieux, plus intensément. Ne s'agit-il pas alors de distinguer la beauté qui aveugle de celle qui oblige à penser ?

1) La distinction entre la beauté qui anesthésie la pensée et la beauté qui oblige à penser n'est pas intellectuelle mais sensible.

Il n'y a pas de concept intellectuel du beau, car la beauté est toujours prise dans le sensible et s'adresse en cela à la sensibilité. Cela signifie que la beauté s'éprouve mais ne se prouve pas. Il n'y a pas d'idée intellectuelle de la beauté, contrairement à ce que prétend Platon. Il n'y a pas de définition possible du beau, parce que le beau n'est pas une connaissance mais une expérience. Pour Kant, la beauté relève du jugement de goût qui n'est pas un jugement de connaissance. Quand je juge une chose du point de vue de la connaissance, je la détermine grâce aux catégories et aux principes de l'entendement. Je vais alors du général au particulier : je subsume sous le concept le particulier. Ainsi ce chien que je rencontre, je le mets grâce à ma raison, capable de catégoriser le réel, sous le concept d'un animal quadrupède qui aboie. Il appartient à la catégorie des mammifères, c'est-à-dire qui allaite ses petits. Grâce à la connaissance, je suis capable d'ordonner la diversité sensible sous l'unité de la catégorie. Le jugement esthétique, à l'inverse, ne dispose pas de concepts a priori. En cela, il n'est pas un jugement déterminant mais un jugement réfléchissant. La beauté se rencontre dans une chose singulière, un tableau, une musique ou un oiseau. En cela, elle oblige à penser le sens des choses qui apparaissent, à partir de la sensibilité et non de la seule raison. Ce qui apparaît cependant c'est que la sensibilité n'est pas nécessairement aveugle, elle sait distinguer ce qui relève du charme et de l'aveuglement et ce qui relève de l'éclairement et de la signification.

2) Trouver une chose belle, c'est toujours en même temps la différencier de l'agréable.

La beauté n'est pas une connaissance, car elle est sans concept mais elle n'est pas non plus un jugement d'agrément. Dans l'agréable, le plaisir est pour soi, il est le produit d'une relation subjective, au sens de singulière et relative entre un sujet et un objet. Dans l'agréable, le sujet se veut lui-même dans la chose, comme l'exemplifie le mythe de Narcisse. Ainsi le vin des Canaries me plaît, car il s'accorde avec mon palais. Cet accord ne repose sur aucune loi universelle et nécessaire, seulement sur une composition subjective d'un individu qui par définition est différent des autres individus et qui en outre peut varier avec le temps. En cela, dans l'agréable, il n'y a rien à penser, juste à jouir de ce qui fait plaisir, tels coloris sur mes murs, telle musique qui m'apaise, tel plat qui me ravit. En cela l'agréable n'est pas le beau. Dans l'agréable, il n'y a pas d'altérité, seulement un sujet qui veut ou qui cherche à se vivre sur le mode du plaisir. Narcisse aime son reflet sans comprendre que son reflet l'enferme en sa seule subjectivité, contrairement à ce que nous appelons la beauté. Dire « c'est beau » à propos d'une chose sensible, une œuvre ou une chose naturelle, c'est me rapporter à cette chose de façon désintéressée, puisque je ne la veux pas pour moi. Je la veux en son existence même. Ainsi suis-je capable de distinguer une musique qui me fait du bien et me soulage d'une musique sans laquelle il me serait impossible de vivre, non en tant que sujet individuel mais en tant que sujet de l'humanité. J'éprouve, en effet, dans l'expérience de la beauté qu'elle concerne le monde en son entier. Ne peut-on pas alors dire que la beauté fait penser parce qu'elle est toujours une expérience du monde, une expérience qui dépasse ma seule subjectivité privée ?

3) La beauté n'est ni une connaissance, ni un simple ornement qui divertit pour un temps éphémère. Elle est une expérience autre du monde, qui me rappelle que le monde est d'abord ce à quoi on tient. La beauté prend soin du monde. Pour Arendt, les œuvres d'art relient les humains entre eux dans le temps et dans l'espace. Elles font monde, parce qu'elles introduisent de la durée dans le temps circulaire de la nature qui est un temps du recommencement permanent. Les œuvres d'art nous relient les uns aux autres, non sur le mode de la certitude mais sur le mode de la discussion esthétique et critique. En cela, elles nous obligent à penser la beauté, non pas comme un agrément

ou un loisir mais comme ce qui fait œuvre commune entre nous, c'est-à-dire un monde habitable.  
Un monde sans beauté est un monde que les humains cessent de considérer pour lui-même.